

CHLORION

SOLVM

CANTIT

PVLCHRITVDO

EDITIO



Un jour parmi les rois.

Pièce en pleine Tristesse.

Personnages : Mikkis
Yiorgos
Eirini
Myrto/L'inconnue.

AU POINT DU JOUR.

La scène se déroule sur une plage avec un morceau de proue de barque. La lumière du jour croît peu à peu ; Mikkis est assis sur une caisse en bois et ravaude lentement un vieux filet. Ses gestes sont précis et réguliers. Entre Yiorgos.

Yiorgos : Bonjour, Mikkis (L'intéressé demeure silencieux, sans lever la tête). Je vois, un mauvais jour sans doute... La pêche n'a rien donné probablement. (Il va vers le fond de scène, contemple un moment puis revient) Je suis venu pour te parler, Mikkis.

Mikkis : (Arrêtant son ouvrage un instant, levant les yeux) Je me doute que tu n'es point venu jusqu'ici pour donner un coup de main.

Yiorgos : Toujours aussi aimable à ce qu'il semble. Déjà à l'école primaire, tu avais sale caractère.

Mikkis : Plains-toi ! Pendant tout le Demotiko, je t'ai servi de cerbère.

Yiorgos : Cela me coûtait cher en kataifi !

Mikkis : Tout travail mérite salaire, l'ami. Les tiens étaient riches et les miens n'avaient pas le sou ; c'est ainsi que l'on peut de temps en temps partager les ressources. Enfin, au début, parce qu'ensuite cela se gâte. Toi tu as fait des études ; tu es le maire de

ce gros bourg endimanché et moi, je suis pêcheur, comme l'était mon père et son père avant lui. Oh ! Il aurait bien voulu me voir en col blanc, devenir un fonctionnaire de notre cher gouvernement mais moi cela ne me disait rien. J'ai appris à lire, à compter et je suis resté avec la mer.

Yiorgos : Il n'a pas tenté de te convaincre ?

Mikkis : Que si ! C'était un rude : l'hiver quand il m'emmenait avec lui pour la pêche, il avait demandé à ma mère de me coudre les poches.

Yiorgos : Mais pourquoi ?

Mikkis : Pour que je ne puisse me réchauffer les mains. Mais j'ai tenu bon.

Yiorgos : C'est cruel.

Mikkis : Pas plus que ce que tu demandes aux employés de ton usine de conserves.

Yiorgos : Je les traite bien.

Mikkis : Tu les as augmentés depuis la crise ?

Yiogos : J'ai eu des frais.

Mikkis : On dira ça. (Un silence)

Yiogos : Je ne suis pas ici pour discourir du salaire de mes ouvriers.

Mikkis : Alors qu'as-tu à me dire ? Si c'est une mauvaise nouvelle, va-t-en au fond du jardin, tu y trouveras un figuier. Dis-lui ce que tu as sur le coeur et repars ; il me racontera tout.

Yiorgos : Toujours ton drôle d'humour, je vois.

Mikkis : (reprenant son travail) La Poésie. Une chose que tu ne peux comprendre.

Yiorgos : Vas-tu m'écouter à la fin !

Mikkis : (même jeu) Bon. Fort bien. Te voilà avec ton costume d'élu du peuple, on dirait.

Yiorgos : Tout juste.

Mikkis : (très froidement) Et bien, monsieur le premier magistrat, je suis prêt à entendre votre bonne parole. Ensuite vous me ferez le plaisir de vous en aller.

Yiorgos : Tu crois que cela m'enchante ?

Mikkis : Tu l'as voulu, non ?

Yiorgos : Certes. Mais je n'imaginai point toutes les charges...

Mikkis : (avec un petit rire moqueur) Il doit me rester un vieil oignon quelque part.

Yiorgos : (soupirant) Ingrat que tu es ! Je suis intervenu plusieurs fois pour que tu ne sois exproprié.

Mikkis : Le projet immobilier ? Ah oui. Je t'en remercie.

Yiorgos : Cette fois la chose s'annonce plus délicate.

Mikkis : Mais encore.

Yiorgos : Les gens en ont assez de tes agissements.

Mikkis : Je ne fais rien de mal.

Yiorgos : Tous ces morts que tu ramènes.

Mikkis : La mer les prend ; elle en rend certains et je m'en occupe. Sans cela qui le ferait ?

Yiorgos : Le gouvernement a promis...

Mikkis : Les promesses tiennent les fous joyeux.

Yiorgos : Tu n'as pas confiance en notre Etat ?

Mikkis : Mais si. Cela dit il se passe souvent beaucoup de temps entre ce qui est promis et ce qui se fait.

Yiorgos : On te reproche surtout de les enterrer dans notre cimetière, avec nos défunts.

Mikkis : Et alors ? Les morts sont les morts ; je ne vois aucune différence entre eux.

Yiorgos : Justement. Nos morts sont à nous ; ceux-là ne sont à personne. Ils viennent d'où on ne sait et ils n'ont aucun nom, rien que l'on puisse marquer sur leur tombe. Nos concitoyens trouvent ceci inadmissible. Ils ne veulent plus payer.

Mikkis : (après un moment de réflexion) Si je comprends bien, tes électeurs ne désirent pas que l'on inhume ces pauvres gens qui se sont noyés comme des rats parce qu'ils sont étrangers et tous des anonymes.

Yiorgos : On peut le dire ainsi.

Mikkis : C'est écoeurant !

Yiorgos : Oui mais ils sont très remontés.

Mikkis : Je suppose que ces fils à pas leurs mères n'ont pas pris la peine de te donner ne serais-ce qu'une ébauche de solution pour traiter ce grave dilemme ?

Yiorgos : En effet. J'ai mis du temps à les calmer ; ils voulaient venir te voir.

Mikkis : Tu peux leur faire savoir qu'ils aillent de ma part s'asseoir sur un cactus.

Yiorgos : Je doute que la chose les apaise.

Mikkis : Alors dis-leur que leurs morts si bien nommés auront tout le temps de faire connaissance avec les inconnus. Cela se nomme politesse, bonnes manières, gentillesse et j'en passe.

Yiorgos : (s'approchant et regardant Mikkis dans les yeux) Ne plaisante pas, Mikkis. C'est grave ; ils te feront un mauvais sort.

Mikkis : Ils ne me font pas peur. La mer me protégera ; que je sache ils ne marchent sur l'eau comme le Christ !

Yiorgos : Ta maison, ils peuvent la brûler.

Mikkis : Ce ne sont que des murs.

Yiorgos : Bien. J'aurai essayé de te raisonner. Je demanderai à la police de faire des rondes autour d'ici de temps en temps.

Mikkis : Je n'ai besoin de rien ; en plus on va croire que j'ai un régime de faveur.

Yiorgos : Tu préfères un petit séjour à l'hôpital ?

Mikkis : Alors il y en aura quelques uns avec moi à qui j'aurai caressé les côtes.

Yiorgos : Vieux vantard ! Tu n'as plus trente ans.

Mikkis : Oui, j'en ai plus de quarante mais ces bras ont encore de la force.

Yiorgos : Soit. Réfléchis à ce que je t'ai dit, vieil obstiné. Il nous faut une solution qui contente tout le monde. Cela ne doit pas être si difficile à trouver ! Porte-toi bien. (Il s'en va)

Mikkis : Les politiques ! Il leur faut toujours les idées d'autrui !

(La lumière se renforce ; Mikkis continue son labeur un instant puis lâche tout brusquement avec un mouvement de colère.)
Misère de nous autres ! À quoi bon je fais cela !? Pour m'entendre dire par ce pot de confiture que j'indispose les bons citoyens ! Il est beau le pays ! Non, la petitesse a cours partout !

Eirini : (entrant) Toujours en train de pester, Mikkis ! Essaie de les comprendre.

Mikkis : Ah te voici, Eirini ! Tu nous a entendus ?

Eirini : Juste la fin. Je t'approuve, tu le sais. (Un silence) Je t'ai apporté de quoi manger.

Mikkis : Je n'ai pas faim.

Eirini : Cela viendra. C'est une bonne maladie. (Elle pose le panier qu'elle portait près de Mikkis qui fait mine de l'ignorer) Je t'ai mis du choriatici, du briam aussi avec des légumes du jardin.

Mikkis : Tu es gentille. Pourquoi te donner tout ce mal pour un idiot comme moi ?

Eirini : D'abord tu es tout sauf un imbécile. Même les demeurés ont leur utilité ; ça tu le sais, Mikkis.

Mikkis : (radouci) Juste ! Au moins s'ils ont un pois chiche en cervelle, ils ont le coeur grand.

Eirini : Tu es injuste, comme à ton habitude.

Mikkis : Si tu me trouves blâmable, tu peux ne plus revenir.

Eirini : Je n'ai rien dit de pareil et je ne le ferai pas.

Mikkis : Et pourquoi donc ?

Eirini : Parce que tu es épris de justice, de compassion. Cela nous manque tant de nos jours. Pour le reste j'ai promis à ta mère, ma vieille amie, de veiller sur toi.

Mikkis : Oui, ma mère qui à la fin ne me reconnaissait plus.

Eirini : Parfois Dieu nous retire l'esprit avant que la mort prenne le corps.

Mikkis : Laisse Dieu là où il est. D'abord sait-on s'il existe ?

Eirini : Bien sûr qu'il existe puisque avant nous nos ancêtres nous l'ont dit.

Mikkis : Vraiment ! Alors s'il est si bon ce Dieu de miséricorde, pourquoi permet-il des choses si horribles ?

Eirini : On croirait entendre ton père.

Mikkis : Au moins je m'accordais avec lui sur ce point.

Eirini : Tu mangeras ?

Mikkis : Oui. Dès que j'aurai réparé ce filet et trouvé une solution

pour enterrer les corps autre part. Il y en a de plus en plus presque chaque semaine. C'est... Très dur.

Eirini : Je sais. (Elle s'approche et lui prend les mains) Tu fais ce que tu as à faire, pêcheur.

Mikkis : Le rôle d'un pêcheur est de ramener du poisson pour nourrir ceux qui vivent à terre non de retirer les défunts de la mer.

Eirini : La mer demeure très jalouse ; elle se veut possessive. Elle prend, elle garde ou elle rejette selon ses humeurs changeantes.

Mikkis : Oui ; comme on trie les poissons pris sur la grève au retour de la pêche. (Un silence) Je ne fais plus que ce travail désormais : les ramener dans mes filets qui cassent. Ils sont trop lourds. Je les répare encore et toujours or je ne puis rien faire que les ramener à terre, notre terre qui ne veut pas d'eux. Imagine ce que fut leur espoir ! (Il se dégage)

Eirini : L'espoir fait partie de la vie, partout sur le monde.

Mikkis : Il est la pire malédiction des dieux.

Eirini : Pourtant il aide à subsister.

Mikkis : Il a le visage de la mort pour ces pauvres gens.

Eirini : Ce fut leur choix, Mikkis.

Mikkis : Non. Ils n'ont plus rien ; ils viennent justement pour une

autre existence ; ce qu'ils croient ou ce qu'on leur a dit chez eux dans le mensonge.

Eirini : Comment le sais-tu ?

Mikkis : Je suis bien obligé de les fouiller pour trouver ce qui me permettrait de mettre un nom sur ces corps glacés. Non, ils n'ont plus rien. On leur a tout pris, l'argent et leurs papiers ; quand ils ont par hasard quelque chose, l'eau a tout gâté. Je te dis qu'ils n'ont pas choisi.

Eirini : On a toujours un choix.

Mikkis : (riant) Les femmes sont toujours optimistes ! Le choix de crever de faim ? De finir en prison ? De regarder les pourris s'engraisser ? Il n'y a pas si longtemps nous aussi nous avons eu la guerre, la pire des guerres, celles entre frères et parents.

Eirini : Il ne faut pas parler de cela. Il faut oublier.

Mikkis : Il m'est impossible de me résigner devant la cruauté.

Eirini : Pauvre Mikkis !

Mikkis : Je ne veux pas de ta pitié !

Eirini : Ce n'est pas ce que je ressens. (Elle se détourne) Quand tu auras fini, rends-moi le panier, veux-tu.

Mikkis : (se levant et la prenant par l'épaule) Ne m'en veux pas ;

si je t'ai fait de la peine, pardon. Je suis une vieille bête blessée. Je me dis pourtant que le sort m'a désigné pour accomplir ce terrible labeur ; cette tâche dont personne ne voudrait. Je me dis qu'il faut bien que quelqu'un le fasse sinon...

Eirini : Sinon?

Mikkis : Il faut toujours apaiser les morts. Peu importe comment, avec quelques gestes, des paroles dignes, des prières si l'on y croit.

Eirini : Sinon ?

Mikkis : Ils se vengeront.

Eirini : Toi, superstitieux !

Mikkis : Certains qui ont gardé leurs yeux ouverts ont un regard terrible, une absence de regard... L'effet du sel sans doute...

Eirini : Si cela te fait tant souffrir pourquoi tu continues ?

Mikkis : La mairie me paye pour les mettre dans le trou. Et comme je ne prends plus le poisson... Il ne vient plus.

Eirini : Je te comprends.

Mikkis : Merci à toi. Merci pour ces repas que tu me fais... Parfois cette vie me pèse.

Eirini : Elle me pèse aussi, Mikkis, parce que je suis vieille et

inquiète pour toi. Moi, les être aimés me manquent ; les amis disparus, mon Kostas qui est parti trop tôt, usé par le travail...

Mikkis : Oui, cela fatigue d'être sans amour.

Eirini : Tu as tout dit.

Mikkis : (l'embrassant) Il te faut partir à présent, la chaleur va monter. (Il soulève le couvercle du panier) Que de bonnes choses ! Tu ne perds pas la main, au moins !

Eirini : (faussement vexée) Voyou ! Il faudrait bien voir ! Essaie de ménager tes forces, Mikkis. Ton esprit, aussi. (Elle s'éloigne)

Mikkis : De quel esprit veux-tu parler ? Je n'ai pas d'esprit !

Eirini : (ironique) Tous les Poètes disent ces mots là !

Mikkis : (la regardant partir) J'ai seulement l'amour des mots... Non, je ne peux plus prendre les poissons car ils ont un regard d'hommes. Je ne mange pas les morts ! (La lumière s'est installée et Mikkis range ses affaires, s'appêtant à partir. Entre Myrto)

Myrto : Tu t'en vas ?

Mikkis : Te voilà, toi !

Myrto : Je savais pouvoir te trouver ici.

Mikkis : J'ai mes habitudes.

Myrto : As-tu pris une décision ?

Mikkis : Non. Je ne veux pas. Je ne peux pas.

Myrto : Pourquoi ? Dis-moi pourquoi ?

Mikkis : Je te l'ai déjà exprimé, il me semble.

Myrto : Tu me trouves trop jeune ?

Mikkis : Il y a cela, bien sûr.

Myrto : D'autres n'ont pas ce scrupule au village.

Mikkis : Ceci les regarde.

Myrto : Je ne te plais pas ?

Mikkis : Ne dis point de bêtises. Tu es tout ce qu'il y a de bien, belle et intelligente. Tu trouveras sans peine à te caser ; le petit Dimitrios, le fils du marchand de vin, ne te tourne-t-il pas autour ? Un beau parti !

Myrto : Il ne me convient.

Mikkis : (moqueur) Oh, oh ! Il te faut un milliardaire peut-être ; un de ceux qui ont des gros bateaux par dizaines !

Myrto : Ne te moque pas ! Je le trouve suffisant et laid.

Mikkis : L'argent rend beau.

Myrto : Je n'en ai cure.

Mikkis : Tu as tort ; il en faut un peu pour vivre dignement. Moi qui n'en ai, je sais de quoi je parle.

Myrto : Tu n'es pas misérable, que je sache.

Mikkis : Jusqu'à présent je ne l'étais.

Myrto : Et maintenant ?

Mikkis : Je le suis. Ainsi je peux à peine subvenir à ma pitance et tu crois que je pourrais t'imposer ceci ?

Myrto : À deux c'est plus supportable. (Elle s'avance à le toucher)

Mikkis : Non Myrto.

Myrto : Alors il y a autre chose que l'âge et l'argent car je pourrais travailler.

Mikkis : En effet, il y a autre chose.

Myrto : Ce labeur que tu fais maintenant.

Mikkis : Oui. On me méprise et on m'en veut pour ce que j'accomplis. Notre maire vient de m'en toucher trois mots.

Myrto : Laisse dire les fous et les méchantes gens.

Mikkis : Pour moi c'est égal ; mais toi, non.

Myrto : Je sais me défendre ; mes mots peuvent infliger de cruelles blessures.

Mikkis : Les femmes savent faire, en effet.

Myrto : Les hommes nous le font cher payer.

Mikkis : De nos jours elles peuvent se passer d'eux.

Myrto : Ce n'est pas mon cas. (Un silence)

Mikkis : Tu serais malheureuse avec moi.

Myrto : Qu'en sais-tu ?

Mikkis : Je me connais. Et puis je n'ai aucune instruction.

Myrto : (riant) Ah oui ! Alors comment se fait-il que tu saches réciter tant de belles choses écrites ?

Mikkis : J'ai quelque mémoire, voilà tout et j'ai beaucoup lu quand je me trouvais sur les bateaux, à l'autre bout du monde. On peut s'ennuyer ferme sur les flots, tu sais.

Myrto : J'imagine.

Mikkis : Le peu que je gagnais, je l'envoyais à ma mère. Je gardais toujours quelque chose pour acheter ces livres pas cher, ceux qui ont déjà servi dont les autres ne veulent plus. Ceux dont les pages se détachent.

Myrto : Ils parlaient de quoi, ces livres ?

Mikkis : De tout, de rien. Beaucoup de romans d'amour que je trouvais fort ennuyeux.

Myrto : C'est ennuyeux, l'amour ?

Mikkis : Tout dépend comment on le raconte. Je me méfie des histoires qui finissent toujours bien ; ce n'est pas comme ça dans la vraie vie.

Myrto : Il faut bien faire rêver un peu les gens.

Mikkis : Pour mieux les tondre, je suppose.

Myrto : Tu vois toujours les choses en sombre.

Mikkis : J'essaie d'être quelque peu éveillé. (Un silence)

Myrto : Il y a une dernière chose ?

Mikkis : Oui.

Myrto : (vivement) Une fille !?

Mikkis : Je ne te dirai rien.

Myrto : Je veux savoir.

Mikkis : N'insiste pas.

Myrto : Si c'est une femme, je lui arracherai les joues.

Mikkis : Tu n'auras point à le faire. Rentre chez toi à présent.

Myrto : Tu me chasses !

Mikkis : Non, je t'invite gentiment à ne plus t'intéresser à un imbécile de grison tel que moi.

Myrto : (renfrognée) Alors je resterai vieille fille !

Mikkis : (hilare) La belle paire que nous ferons !

Myrto : (le regardant de près intensément) Je ne te crois pas. Je sais que tu as du sentiment pour moi et que ce qui t'empêche de me dire oui c'est que tu as du chagrin.

Mikkis : Tu es fine.

Myrto : Le chagrin je sais m'en occuper aussi, Mikkis. À demain.
(Elle se retire)

Mikkis : Où serons-nous demain ? Que serons-nous sous une nouvelle aube ? (Il se rassied, accablé ; se joue alors une série d'accords graves de cordes et percussions puis il se lève à nouveau)

Ma vie fut simple jusqu'à cette journée, il y a trois ans ; j'étais sorti pour pêcher, la nuit régnait encore. Nous étions à l'été. J'ai laissé le moteur tourner plus de deux heures dans cette ténèbre, guidé par les étoiles nombreuses dans le ciel comme des vives

escarboucles semées dans un jardin d'Eden. Puis, parvenu là où je savais trouver une belle prise, j'ai jeté mes filets un à un... Le pays se vidait de sa jeunesse ; ils fuyaient tous ailleurs vers l'Ouest ou vers le Nord, au delà de l'océan comme nous l'avons toujours fait. Notre terre est bien pauvre, ne sait nourrir parfois tous ses enfants me disais-je. Elles sont parties bien loin les forces de la Grèce et mon coeur anxieux redoutait quelque malheur prochain. J'étais seul.

Rien ne venait contredire mes pensées funestes et avec le balancement des flots, j'ai dû dormir un peu. Le sommeil nous accorde un moment la liberté qui partout fait défaut ; quant bien même on le craint parce qu'il est frère de la mort. Il me venait en lui des bribes de clameurs, des éclairs d'orage ; comme si quelque dieu voulait me prévenir en vain... Je rêvais à coup sûr du passé qui fut autre, du mien aussi distribué jadis aux quatre coins du monde. Nous sommes ainsi faits, pétris de vils regrets... Puis peu à peu l'aurore a soulevé le manteau de la nuit, la mer s'est animée sous le vent du matin ; j'avais devant moi une rude journée pour mes bras en repos.

Les filets s'étaient tendus et un instant je fus à la joie d'une riche récolte ; j'imaginai les poissons rutilants versés dedans ma barque puis le retour vers la grève accueillante. Mais au lieu de cela... Dans la première nasse il y avait un corps d'homme ; du moins ce qu'il en restait. Il était défait comme une botte de filasse, blanchâtre et il manquait un bras, la moitié du visage. Avec horreur, je le rejettai dans l'eau noire encore. Ce fut ainsi pour chacun de mes pièges. Submergé de dégoût, je me mis à vomir.

Mais dans le dernier filet m'attendait cette chose terrible : une jeune fille qui paraissait seulement endormie. Jamais je n'oublierai son corps gracile que l'on devinait à travers son léger

vêtement car elle avait dû, la malheureuse, se débarrasser de la plupart de ses effets pour espérer survivre. En vain. (Un silence)

Non, jamais je n'oublierai son si beau visage que le sel n'avait pas altéré et c'était comme si les créatures de la mer elles aussi l'avaient respectée, seule parmi les autres. Ce visage ! Il y avait sur ses traits fins une paix indicible, une infinie noblesse d'âme qui me fit frissonner et qui me trouble encore...

Je repense souvent à cet instant là, lorsque ma vie n'a plus été la même face à cette fatalité affreuse, cette injustice absolue. Qui était-elle ? Qu'espérait-elle sinon une illusion qui l'a tuée ? Elle demeure à jamais cette apparition qui m'a brisé le coeur et l'esprit d'impuissance. (Entre Yiorgos)

Yiorgos : J'ai entendu, Mikkis.

Mikkis : Tu es revenu ? Pourquoi ?

Yiorgos : J'avais oublié de te dire que je suis toujours ton ami.

Mikkis : Cela, je le sais.

Yiorgos : Tu ne m'avais raconté ce jour là.

Mikkis : C'était à moi.

Yiorgos : Je comprends. Nous avons tous, tôt ou tard quelque chose de très lourd à porter, avec quoi il faut vivre.

Mikkis : Cette image n'est pas pesante pour moi ; elle m'accompagne.

Yiorgos : Tu veux dire qu'elle t'est bénéfique ?

Mikkis : Oui car cette jeune morte avait une telle paix en elle que je me dis qu'il doit y avoir un sens à tout cela.

Yiorgos : Mon pauvre Mikkis ! Hélas, je n'en crois rien. C'est horrible en un mot ; horrible et nous nous faisons ce que nous pouvons, si peu...

Mikkis : J'ai été dur tout-à-l'heure.

Yiorgos : Tu es ce que tu es mais tu sais bien décrire. (Un silence)

Mikkis : Tu comprends maintenant pourquoi je ne peux plus pêcher du poisson ?

Yiorgos : (tête basse) Oui. Je me doutais que tu avais tes raisons.

Mikkis : (faussement désinvolte) Après tout cela est-il si important si l'on en croît tes fidèles votants ? Mourir est ce que nous faisons de mieux depuis le plus jeune âge.

Yiorgos : Tu n'es point drôle, Mikkis.

Mikkis : Je ne les reprend pas tous ; les flots de la mer en gardent, nombreux et les créatures qui y vivent s'en régalent, la vie se nourrit de la mort.

Yiorgos : Nous faisons vraiment ce que nous pouvons.

Mikkis : Alors contente-toi de me payer pour celles et ceux que je ramène à terre.

Yiorgos : J'aurai bientôt une subvention. (Ils se donnent l'accolade) Courage, mon ami.

Mikkis : Ce n'est pas de courage dont je manque mais de forces. Ils sont lourds et mes bras fatigués.

Yiorgos : Tu ne veux pas prendre quelqu'un avec toi ?

Mikkis : Non. Ces défunts me font confiance, je suis seul à pouvoir leur redonner quelque chose qui manque à beaucoup de vivants.

Yiorgos : Dis-moi.

Mikkis : Leur dignité. (Il se produit alors un grand éclat de lumière et un bruit très sec puis la scène s'obscurcit) Tu entends, l'ami ?

Yiorgos : Je n'entends rien.

Mikkis : Si, au loin... Tu entends les dieux rire.

(La scène revient en pleine lumière avec Eirini et Myrto)

Myrto : Bonjour, Eirini.

Eirini : Tu veux me parler ? Je n'ai pas trop de temps.

Myrto : C'est important. Il s'agit de Mikkis.

Eirini : (sèchement) Que lui veux-tu ?

Myrto : Je voudrais qu'il m'épouse.

Eirini : Tu perds ton temps. Les hommes sont durs.

Myrto : Je sais mais je tiens à lui.

Eirini : (radoucie) Ma pauvre fille, tu places ton coeur en vain.

Myrto : Pourquoi s'il te plaît ?

Eirini : Mikkis est un homme blessé et c'est un poète.

Myrto : C'est pour cela que je veux partager sa vie.

Eirini : T'a-t-il dit qu'il était d'accord ?

Myrto : Il me repousse.

Eirini : Bien sûr. Il a raison.

Myrto : Tu es méchante de dire une chose pareille.

Eirini : Je dis ce qui est vrai : Mikkis est celui qui ramène les morts, ceux des autres, les inconnus et pour cela il est marqué.

Myrto : Que veux-tu dire ?

Eirini : On dirait que tu n'es point d'ici. Les défunts qui n'ont pas de dernière demeure se vengent sur les vivants.

Myrto : Tu dis des sottises.

Eirini : Peut-être mais qu'en sais-tu ?

Myrto : Je ne crois pas au pouvoir des morts.

Eirini : Ils sont pourtant avec nous, dans nos souvenirs.

Myrto : Qu' ils s'y tiennent tranquilles, c'est tout ce qu'on leur demande.

Eirini : Quand tu auras quelques années de plus on en reparlera.

Myrto : Si tu le veux, Eirini. (Un silence) Selon toi, je devrais voir ailleurs ?

Eirini : Tu fais comme tu l'entends. Les partis ne doivent pas manquer pour une belle fille comme toi.

Myrto : Lui seul m'importe.

Eirini : Je sais. Fuyez on vous suivra...

Myrto : Tu fais erreur.

Eirini : Moi aussi j'ai été jeune et j'ai eu la tête à l'envers pour des hommes jeunes et beaux.

Myrto : Mikkis n'est plus si jeune.

Eirini : En plus. Mais il est vrai que les jeunes peuvent être bien légers. Ils ont au moins la vigueur.

Myrto : Il a un secret qu'il ne veut pas me révéler.

Eirini : Je n'en sais pas plus que toi mais si tu penses à une autre femme tu n'as pas tort.

Myrto : Tu crois qu'il a le coeur pris ?

Eirini : Je n'ai pas dit cela. Je pense qu'il a fait des rencontres et qu'avec ce qu'il accomplit désormais, cela compte.

Myrto : Je ne t'entends guère.

Eirini : Parmi ces morts en mer il y a aussi des femmes qui ne sont pas des vieilles comme moi.

Myrto : Je n'ose comprendre.

Eirini : Rien n'est pire que le spectacle de la mort absurde, chaque jour. Mikkis les cherche, il les trouve et les charge dans sa barque à raison de cinq ou six. Puis il les conduit à terre et il leur creuse une tombe. Je le vois faire ; c'est tout.

Myrto : En quoi cela me touche-t-il ?

Eirini : Il ne veut en rien t'imposer pareil fardeau. Je dis, il a raison. Maintenant excuse-moi, je dois y aller. (Elle part)

Myrto : Vieille pie ! Tu n'as donc jamais aimé une fois dans ta vie !?

Eirini : (de loin) Les vieilles pies, au moins, sont avisées.

Myrto : Je ne veux surtout pas être avisée ! (Elle s'assied, les genoux sur la poitrine)

On ne sait rien de celles qui aiment ; de nous les femmes qui espérons les êtres adorés. Toujours il faut attendre dans un espoir illusoire, fantastique et cruel à la fois. Toujours il faut croire une réponse à la question : viendras-tu ?

Que faut-il lire dans les yeux de l'autre sinon l'indifférence ou le vague souci ? Je sais que la vie ne nous est pas donnée pour que nous soyons heureuses et pourtant nos ventres la désirent. Vous qui pouvez nous exaucer vous ne le faites pas ou vous trompez pour mieux nous asservir. Voilà l'histoire vile qui nous est toute tracée par ceux qui nous méprisent.

Mais toi, Mikkis, tu n'es point de ceux-là ; tu as dans les yeux force et certitude. Comme l'aigle sur le roc enfante le lion terrible, il y a chez toi la révolte devant les injustices. Je le sais mieux que quiconque sinon ferais-tu, jour après jour, ce labeur désolé ? Que restera-t-il de nous si tu ne sauves pas ce qu'il reste d'honneur en cette terre sèche ?

D'abord je ne comprenais rien à tous ces gens qui viennent de si loin et meurent dans nos flots. Ils me faisaient peur, ils me semblaient faux, menteurs et bien lâches de vouloir trouver ailleurs ce dont ils sont privés. J'avais tort... Ce qui m'a ouvert les tempes c'est de voir leur misère, là où on les parquait avant de les renvoyer d'où ils venaient. L'un d'eux qui savait un peu de notre langue m'a dit un jour, de loin qu'il était bon berger ; qu'il pouvait garder des bêtes dans la montagne. Nos montagnes sont vides désormais, nos bergers sont partis à l'autre bout du monde ; nos marins savent les mers lointaines et nous, les femmes, nous gardons des enfants, jeunes coqs qui n'ont rien d'autre en tête que de faire leur place au soleil, de gagner bien vite de l'argent pour nous impressionner. (Elle met sa tête entre ses bras) Maudits soient les dieux !

Mikkis : (entrant) De quels dieux parles-tu ?

Myrto : Ceux qui nous gouvernent.

Mikkis : Ignore-les.

Myrto : Comment y arrive-t-on ?

Mikkis : La Poésie.

Myrto : Tu te moques encore !

Mikkis : Bien sûr que non.

Myrto : La Poésie n'a jamais su changer le monde mauvais.

Mikkis : Le monde est Poésie ; ce sont les hommes qui le corrompent.

Myrto : Et tous ces morts que tu arraches à la mer ; ils sont Poésie aussi ?

Mikkis : Ils sont sortis du monde puisqu'ils ne sont plus à même de contempler le ciel, de sentir la chaleur. Ils sont perdus pour l'amour, hélas.

Myrto : Et cela te suffit ?

Mikkis : C'est bien là le drame de notre existence : un temps nous voilà ici, animés du souffle merveilleux et puis nous ne sommes plus rien. Comme si rien ne s'était fait.

Myrto : C'est alors que l'on se sent vivant qu'il faut aimer ?

Mikkis : Oui et qu'il faut témoigner de ce qui nous est un temps offert. Ce rêve que nous habitons et qui peut-être est le rêve d'un autre.

Myrto : (venant dans ses bras) Ne m'abandonne pas.

Mikkis : Jamais je ne le ferai, Myrto. À moins que toi aussi la mer te prenne.

Myrto : Je ne m'approche pas d'elle.

Mikkis : Tu fais bien. (La lumière disparaît d'un coup pendant un moment où l'on entend des bruits de craquements de coques de navires) Sais-tu ce qu'est la naissance du jour, cette chose si souvent accomplie que nous n'en avons cure ? Pourtant ce miracle se produit pour nous à chaque fois que la nuit qui l'a porté décide de lui donner le paraître ! Vraiment elle l'a senti au plus profond de sa ténèbre, de sa lenteur et pour cela elle l'a aimé. Lui qui ne sait rien s'est laissé bercer dans les vagues les plus noires ; ces velours déployés dont on ne sait la fin sur les grèves infinies. Puis ne pouvant retenir tant de force, elle l'a laissé venir...

Ainsi il lui a pris d'abord l'horizon, la frange de son pouvoir et courant sur l'écume blanchie, touchant à peine cette semence, il a lancé ses écharpes d'azur vers ce que nous croyons connaître : les plaines, les villes bruyantes, les fleuves étonnés de se trouver des noms. Car le jour impérieux veut toujours adouber toute chose...

Myrto : Poursuis, s'il te plaît Mikkis.

Mikkis : J'ai compris ce miracle parfait voici bien peu de temps. Il m'a fallu abandonner tout comme ces morts le firent, la moindre parcelle de fierté, de pensée difficile. Je le sais désormais à chaque fois que je me trouve loin sur ces ondes amères où je puis m'anéantir sans que nul jamais ne le sache.

Myrto : Il n'en sera pas ainsi.

Mikkis : Le crois-tu ?

Myrto : Je le devine.

Mikkis : Alors le jour achève sa course fabuleuse ; il prend en un instant les cimes enneigées, les hauteurs conquises par peu d'hommes au prix d'efforts immenses. Il est là, il regarde.

Myrto : Et que voit-il ?

Mikkis : Toi, Myrto.

Myrto : Je... J'ai peur du jour.

Mikkis : Il ne faut pas.

Myrto : Il nous livre à l'inconnu, au danger.

Mikkis : Il nous fait voir au loin ce que le songe devinait.

Myrto : Qui te dit que je désire rêver sans cesse ?

Mikkis : Le jour qui te possède, à son tour trahira.

Myrto : Tu veux dire qu'il s'en ira ?

Mikkis : Oui. Usé, malade des actes qu'il recèle. Car la nuit a semé en ce fils le germe de son vouloir, la puissance de l'ombre. L'ombre qui chaque fois que je vais pour retrouver les morts, m'entoure et parle par ma bouche.

Myrto : Tu vas partir encore ?

Mikkis : Il le faut bien.

Myrto : Puis-je rester avec toi avant que tu ne reprennes la mer ?

Mikkis : Oui puisque, le moment venu, la nuit sait être magicienne. (Ils sortent tous deux et on entend le vent. Entrent Eirini et Yiorgos)

Eirini : Et bien, Yiorgos, es-tu disposé à m'écouter ?

Yiorgos : Si la chose est importante.

Eirini : Elle l'est.

Yiorgos : Je t'écoute, Eirini.

Eirini : Je sais pourquoi tu es venu voir ton ami Mikkis, ce matin.

Yiorgos : Vraiment ?

Eirini : Tous ces bien-pensants ne veulent pas mettre leurs morts avec les naufragés sans nom.

Yiorgos : Comment le sais-tu ?

Eirini : Quand je veux bien penser, j'y parviens moi aussi.

Yiorgos : Je vois. Si c'est pour me dire la même chose qu'eux tu peux garder tes paroles encloses derrière les dents.

Eirini : As-tu trouvé la solution ?

Yiorgos : Non. J'y réfléchis.

Eirini : Tu es bien un politique ; jamais on ne te prend en défaut.

Yiorgos : Que veux-tu à la fin !?

Eirini : Te donner cette solution.

Yiorgos : Toi ! La veuve de Kostas !

Eirini : Et alors ? Les femmes sont bien plus intelligentes que les hommes la plupart du temps.

Yiorgos : (riant) Soit mais elles n'ont pas le pouvoir.

Eirini : Un peu de patience. (Un silence)

Yiorgos : Tu disais avoir une solution à ce triste dilemme.

Eirini : Il te faut un endroit pour enterrer ces pauvres gens que Mikkis nous ramène. Tu le payes pour cela.

Yiorgos : Le gouvernement...

Eirini : N'en fait pas assez, oui, bien entendu. Comme tous les gouvernements qui depuis des années assistent à cette effroyable misère.

Yiorgos : Et que proposes-tu ?

Eirini : D'offrir cet endroit au dème.

Yiorgos : Mais tu es pauvre que je sache.

Eirini : Oui, je le suis. Or je possède un bien, un seul ; un terrain au bord de la mer. Une lande déserte.

Yiorgos : Comment ?

Eirini : Kostas s'est saigné aux quatre veines pour l'acquérir il y a plus de quarante ans. Il a travaillé dur à l'époque et il disait que grâce à cela nous serions riches. Mais il n'a pas pu en profiter.

Yiorgos : La lande de Kamiria t'appartient !

Eirini : En propre et comme je n'ai pas d'enfants...

Yiorgos : Tu la donnerais pour y mettre un cimetière de migrants !

Eirini : Et alors ? Ils seront bien avec vue sur celle qui leur a ôté la vie. Les autres ne pourront plus trouver à redire.

Yiorgos : Si je m'attendais...

Eirini : (hilare) Cela t'assied, pas vrai ! Tu te dis que c'est grâce à cette vieille folle d'Eirini que tu vas t'en sortir. Voilà qui sonne vrai, ma foi et si tu parviens à nous obtenir en plus deux ou trois subventions c'est la réélection assurée.

Yiorgos : (agacé) Ne te moques pas, tu veux ! Le travail d'édile n'a rien d'une vallée de roses.

Eirini : On te le laisse.

Yiorgos : Je ne comprends pas ; tu pourrais obtenir de ce terrain un petit pactole.

Eirini : Tu ne peux savoir combien j'ai refusé de propositions.

Yiorgos : J'en ai idée quelque peu.

Eirini : Des projets immobiliers, le plus souvent. Il y a eu aussi ce comédien américain qui voulait sa marina... Je ne me souviens plus le nom de ce beau gosse passé à la pierre ponce.

Yiorgos : D'habitude ils préfèrent des îles.

Eirini : C'est plus cher et déjà pris.

Yiorgos : Tu es sûre de vouloir ceci ?

Eirini : Sans doute aucun. Je suis vieille et n'ai plus besoin de rien mais il y a deux conditions.

Yiorgos : Nous y voila.

Eirini : Avec vous, politiques, on a toujours l'impression de faire son marché.

Yiorgos : Quelles sont tes conditions ?

Eirini : Quand je mourrai, je souhaite être enterrée là-bas avec mon Kostas et ce aux frais du dème. Une belle dalle de marbre bien propre avec nos noms dessus. Ah oui, une inscription comme quoi on était des gens bien.

Yiorgos : On doit pouvoir le faire.

Eirini : La seconde condition c'est que Mikkis n'en sache un mot.

Yiorgos : Je ne saisis pas.

Eirini : Il ne m'adresserait plus la parole. Il est fier.

Yiorgos : On le saura.

Eirini : Alors que t'en semble, monsieur le maire ? Si c'est oui il faudra me signer un papier avec plein de tampons chez le notaire.

Yiorgos : On verra ça avec maître Ankistro.¹

Eirini : Et tu paieras les frais d'acte aussi.

Yiorgos : Tu es dure en affaires, Eirini.

Eirini : C'est moi qui te tire d'affaire ; ceci vaut bien quelques olives.

¹ Crochet en grec.

Yiorgos : Soit.

Eirini : (riant) C'est un bon jour !

Yiorgos : Dis-moi, Eirini, pourquoi fais-tu cela ?

Eirini : J'aurai au moins accompli quelque chose de bon dans ma vie et je crois que Kostas serait d'accord s'il était encore de ce monde. Après je t'avoue que lorsque les autres l'apprendront, car tout se sait, ils en seront verts de jalousie : tu te rends compte ces moins que rien auront un cimetière plus beau que le leur !

Yiorgos : (amusé) Ma foi, je vois leur tête.

Eirini : En particulier les klasthorkis !²

Yiorgos : Ah ! Ceux-là !

Eirini : Bon. Après ces bonnes paroles, monsieur le maire, je prendrais bien un petit verre d'ouzo. Je t'autorise à me l'offrir.

Yiorgos : Tu es une vieille dame indigne, Eirini !

Eirini : Et c'est à présent que tu t'en aperçois ! (Ils sortent ; la lumière décroît peu à peu. On va vers le soir)

Mikkis : (entrant lentement avec Myrto) Il va falloir nous séparer, la nuit approche et je dois prendre mes filets.

Myrto : Et si je venais avec toi ?

² À peu de chose près, casse-couille en grec.

Mikkis : Cela n'est pas la place d'une femme.

Myrto : (avec colère) Et quelle est la place d'une femme ? À la maison à attendre sagement ?!

Mikkis : (doux) Je n'ai pas voulu dire cela, Myrto. C'est un travail affreux ; tu ne peux pas savoir...

Myrto : Je suis forte.

Mikkis : Tu t'y briserais les mains et le coeur.

Myrto : Qu'en sais-tu ?

Mikkis : Il y a une autre raison évidente.

Myrto : Dis toujours.

Mikkis : Si tu viens tu prends la place de l'un d'entre eux que je ne pourrai ramener. Mon bateau n'est pas grand ; parfois par gros temps cela devient très difficile.

Myrto : Je te comprends, Mikkis.

Mikkis : Il m'est chaque fois plus dur d'en laisser à la mer. J'ai le sentiment qu'ils m'en veulent.

Myrto : Ne dis pas d'ineptie. Les morts sont les morts et puis les garde-côte doivent faire leur part, non ?

Mikkis : Bien sûr mais moi je sais plus vite où il faut se rendre.

Myrto : Comment fais-tu ?

Mikkis : C'est mon secret.

Myrto : Ah. Je vois.

Mikkis : Dans la vie il faut toujours avoir un ou deux secrets qui sont comme des talismans. Cela aide ou compense.

Myrto : Quoi donc.

Mikkis : La cruauté, le vice.

Myrto : Toi cruel ou vicieux ! Je n'en crois rien.

Mikkis : La face sombre et calme du lac noir, tu ne la connais pas.

Myrto : Que veux-tu dire ?

Mikkis : Qu'il vaut mieux ne pas vouloir connaître ce qu'il y a dans les profondeurs.

Myrto : Tu parles par énigmes comme les poètes.

Mikkis : J'en suis un que l'on paye à une sale besogne afin que d'autres puissent dormir tranquilles.

Myrto : Si tu m'acceptes à tes côtés, je te ferai oublier leurs sorts funestes.

Mikkis : Je n'en crois rien. Il te faut partir à présent.

Myrto : Je te verrai demain ?

Mikkis : Si la mer le permet.

Myrto : Elle le permettra.

Mikkis : La mer demeure capricieuse, imprévisible. Il se prépare un coup de vent, je le crains.

Myrto : Alors ne pars pas.

Mikkis : Impossible.

Myrto : Je t'attendrai, inquiète.

Mikkis : (la prenant dans ses bras) Chère Myrto ! Tu fais un choix bien triste avec moi.

Myrto : Peut-être mais c'est le mien. La mer devra s'y faire.

Mikkis : (se séparant lentement d'elle) Va à présent.

Myrto : (partant à regret) De longues heures à espérer.

Mikkis : Tu peux encore te raviser et chercher un beau parti, digne de toi.

Myrto : C'est toi mon parti. Il ne peut y en avoir d'autre.

Mikkis : (riant) Ce que femme veut...

Myrto : (sortant) Reviens nous vite, Mikkis...

Mikkis : Je ferai de mon pire. (La lumière devient celle d'un crépuscule) Ah ! La Grèce reste la terre de tous les drames. (Il récite la poésie)

CE NOUVEAU JOUR.

Au loin j'ai vu encore poindre
la petite lueur du jour naissant
l'idée du toujours vouloir vivre
et là sauvé dans le jardin, l'oiseau chantant.

Le temps s'annonce amer, il est sans but ultime
les rêves succèdent aux rêves sans s'accomplir
en cet horizon qui paraît de nouveau s'espérer
un unique vouloir vers la paix chaleureuse.

De ce songe je m'empare, les dés toujours mêmes
ont-ils pour cette fois possibilité d'équilibre ?
Des rois n'écoutant rien verrai-je le départ
la fin de ce récit qui prétend ne rien dire ?

Pourquoi m'as-tu chanté ce poème antique
cette semence de la mer d'où vient l'amour terrible ?
À mon tour je ne sais que répéter l'idée
que rien n'existe hormis le sable si changeant.

J'ai donc encore ce devoir du soleil accompli
gloire des solitudes aux yeux si bleus d'émail
voici donc cet éternel voyage au son de belle lyre
Kéros au bord lointain m'attend.

(Mikkis peu à peu avec des gestes mesurés rassemble ses filets ;
l'inconnue fait son entrée, très lentement, le visage blafard
masqué par un voile transparent)

Mikkis : Je sais que tu es ici.

L'inconnue : Oui, Mikkis.

Mikkis : Combien seront-ils cette fois ?

L'inconnue : Beaucoup. Trop pour ton bateau.

Mikkis : Il faudra en laisser.

L'inconnue : Comme à chaque fois.

Mikkis : Alors je prendrai les enfants et les femmes.

L'inconnue : Tu ne pourras tous les emmener.

Mikkis : Quels rochers leurs fronts iront-ils battre ?

L'inconnue : Ceux de la patrie, la Grèce immortelle. N'est-ce
point ce qu'il souhaitaient ?

Mikkis : Je ne sais où est le plus la cruauté : dans le coeur des
hommes mortels ou bien chez toi.

L'inconnue : Les hommes ont cette flamboyante dette envers les dieux.

Mikkis : Hélas !

L'inconnue : N'est-ce point toi qui m'a rejetée à la mer autrefois ?

Mikkis : Je n'ai pas pu te prendre dans mes bras pour te ramener ici et te mettre dans un trou dans la terre.

L'inconnue : Tu m'as laissée dans les vagues écumantes.

Mikkis : Oui, j'ai fait cela. Je le regrette encore.

L'inconnue : Alors ne t'étonne pas si je viens chaque soir.

Mikkis : On me paye aussi pour ceci.

L'inconnue : J'espère que tu t'es bien préparé.

Mikkis : Je suis prêt à revenir parmi ces reines et ces rois. Je suis disposé à les dévêtir de leur linceul d'algues et les dresser sur mon bateau. À les pleurer aussi puisque personne ne le fait ni ne le fera.

L'inconnue : Tu seras dans ton rôle aujourd'hui, Mikkis.

Mikkis : Et tu me prendras quand ?

L'inconnue : Je ne suis pas au bout de ma vengeance. Tu devras donc attendre, toi aussi.

Mikkis : Maudit soit ce jour où je t'ai rencontrée !

L'inconnue : N'as-tu point quelque raison de revenir vers le rivage ?

Mikkis : J'en ai tant désormais.

L'inconnue : Alors oublie-les car tu es à moi.

Mikkis : Je ne te dois rien et ne t'appartiens pas.

L'inconnue : (riant doucement) C'est ce que dit la mouche à l'araignée.

Mikkis : C'est ce que dit le soleil à la lune.

L'inconnue : Et bien nous allons voir cette nuit comment tu vas conduire ton bateau, poète.

Mikkis : Après ceci j'en repeindrai la proue couleur d'azur et j'y mettrai l'oeil ouvert.

L'inconnue : Tu oserais ?

Mikkis : Je n'ai qu'une parole. Sur cette proue tu prendras place et peut-être qu'alors les hommes cesseront de se faire mourir.
(Mikkis charge ses filets sur ses épaules et suit l'inconnue qui lentement le précède. Ils sortent. Yiorgos, l'air égaré entre alors avec une petite lanterne)

Yiorgos : Mikkis ! Tu es ici ? J'ai de bonnes nouvelles.

Mikkis : (de loin) Je pars, Yiorgos.

Yiorgos : On nous a fait un don. Un don anonyme. La lande de Kamiria pour enterrer tous ces malheureux.

Mikkis : C'est bien. Au moins il y a de la place car ils seront nombreux.

NOIR ET FIN.

Cette pièce de théâtre a été achevée à Castres le 30 juin 2023.
Elle est dédiée aux migrants morts en mer.

S.I.C.
Conclusus est.

Aetas LXVIII

